

Vidéo

Patrick Schupp

Number 139, March 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/50523ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Schupp, P. (1989). Review of [Vidéo]. *Séquences*, (139), 6–7.

VINCENTE MINNELLI

J'ai pensé que quelques commentaires sur l'un des plus grands artisans de la comédie musicale, et une liste de ses films disponibles en vidéo, vous préparerait à l'article sur la danse à paraître dans le prochain numéro.



Dans ses mémoires **A Matter of Time**, Vincente Minnelli écrit : « Il faut (au cinéma) raconter une histoire de la façon la plus stylisée possible pour permettre d'y insérer un peu de magie; la recherche d'un style qui convient au sujet est aussi important pour une comédie musicale que pour un drame ou une tragédie. » Et cette recherche constante du « ton juste » donne aux univers qu'il a créés, dans quelque quarante films, ces apparences illusives, inconsistantes et virevoltantes qu'on retrouve constamment d'un film à l'autre. D'une manière ou d'une autre, les personnages de Minnelli sont presque toujours déracinés, hors du réel, pris entre le rêve et l'illusion, dans quelque cadre que ce soit : la comédie musicale (**Meet Me in Saint-Louis**, **Yolanda and the Thief**, **Ziegfeld Follies**, **An American in Paris**, **The Bandwagon**, **Brigadoon**, **Kismet**, **Gigi**, **Bells Are Ringing**, **On a Clear Day You Can See Forever**), la comédie de mœurs (**Father of the Bride**, **The Long, Long Trailer**, **The Courtship of Eddie's Father**, **Designing Woman**, **The Reluctant Debutante**, **Goodbye Charlie**) ou le monde du cinéma **The Bad and the Beautiful** et sa « suite » en quelque sorte, **Two Weeks in Another Town** ou encore quelques œuvres inclassables et sublimes comme **Lust For Life**, — à mon sens son chef-d'œuvre —, **The Four Horsemen of the Apocalypse**,

Some Came Running, ou **A Matter of Time**, son dernier film, mais tellement trituré au montage par des producteurs ignares, que Minnelli a désavoué le film.

Dans tous les cas, même avec des demi-réussites, le style minnellien est immédiatement reconnaissable, autant par son extraordinaire beauté picturale que par son élégance naturelle. Artiste peintre, photographe, créateur de costumes et de décors exceptionnels, Vincente Minnelli a commencé sa carrière en 1933 comme scénographe permanent à Radio City Music-Hall de New York, signant la mise en scène d'une cinquantaine de spectacles, dont certains, repris plus tard à l'écran comme **Cabin in the Sky** (tourné en 1942) ou **Ziegfeld Follies** (tourné en 1945) demeurent des critères de la plus haute qualité. Arthur Freed, producteur de « musicals » à la M.G.M. (et parolier de talent) remarque le travail de Minnelli et lui offre un contrat pour, en 1942, venir à Hollywood tourner **Cabin in the Sky**. Ce sera le premier d'une extraordinaire série qui, avec le recul du temps, a consacré des chefs-d'œuvre qu'on ne se lasse pas de redécouvrir, et désormais accessibles en vidéo.

L'œuvre de Vincente Minnelli est d'abord et avant tout musicale. Plus de la moitié de son œuvre comprend uniquement des films de ce genre. Et comme on a eu le malheur de le cataloguer dans ce domaine, public et critiques ont eu beaucoup de mal à penser qu'il pouvait aussi fort bien réussir dans le drame, la comédie sentimentale ou l'adaptation littéraire.

Par contre, il est normal que Minnelli ait considéré la comédie musicale comme un véhicule privilégié : « Il rencontrerait dans ce genre ce qu'il désirait exprimer — le rêve — et les moyens de l'exprimer : la danse, les couleurs. Les thèmes de la comédie musicale seront aussi les siens, et on y retrouve la culture, l'élégance, le raffinement et la préciosité : tous qualificatifs souvent appliqués à Minnelli. La beauté, le bonheur de vivre sont la base de la comédie musicale, qui les chante et

les danse éternellement. Ils sont également ce que recherche le personnage mis en scène dans le film. Vincente Minnelli s'est exprimé pleinement dans ce genre unique où tout est permis. Le rêve — univers minnellien par excellence — est donc transcrit à travers l'univers du « musical », à travers la danse et les situations, dans tout son délire et ses couleurs rutilantes. »⁽¹⁾

Je m'attacherai seulement à commenter les films musicaux de Minnelli disponibles en vidéo. Ils le sont presque tous, surtout depuis que la M.G.M. a remis sur le marché la presque totalité des films produits par Arthur Freed, entre 1945 et 1960.

Meet Me in Saint-Louis (1944).

Judy Garland, Margaret O'Brien, Lucille Bremer, Mary Astor. Un film extraordinaire où il n'arrive rien. Basé sur un scénario de Sally Benson, c'est l'histoire d'une famille pendant la Foire internationale de 1903 (Margaret O'Brien gagna un Oscar pour la meilleure performance comme actrice juvénile). Une pure merveille, où le talent de Judy est tel que Minnelli l'épousa pendant le tournage.

Yolanda and the Thief (1945). Fred Astaire, Lucille Bremer, Mildred Natwick (qui, à 83 ans, vient de se tailler un beau succès dans le dernier film de Stephen Frears, **Dangerous Liaisons**). Fantaisie mi-révée, mi-vécue, où le scénario n'a aucune importance par rapport aux merveilleux numéros musicaux, dont l'admirable ballet surréaliste « Dream Ballet », dont la chorégraphie est due à Eugene Loring, ainsi que « Coffee Time », autre numéro musical qui place le film dans une catégorie à part.

(1) François Truchaud, Minelli, Presses universitaires, Paris, 1966.

Ziegfeld Follies (1946). Judy Garland, Lucille Ball, Fred Astaire, Gene Kelly, Lucille Bremer, Lena Horne, Fanny Brice, Cyd Charisse, etc... Virtuellement un annuaire des plus grands danseurs et chanteurs de Hollywood. Une suite de numéros fascinants, et le SEUL film où Astaire et Kelly dansent ensemble (**The Babbit and the Bromide**). Georges Sydney, Roy del Ruth, Norman Taurog, Robert Lewis et Merrill Pye ont également dirigé, sous la supervision de Minnelli, certains numéros.

The Pirate (1948). Gene Kelly, Judy Garland, Walter Slezak. Sur une partition scintillante de Cole Porter, une rocambolesque histoire de pirates et d'amour dans les Caraïbes de 1840. Un film qu'on ne se lasse pas de voir et de revoir pour les chansons autant que pour les danses. Une des grandes réussites du metteur en scène.

An American in Paris (1951).

Gene Kelly, Leslie Caron, Oscar Levant. Inutile de présenter un tel film qui est l'un des classiques de la comédie musicale, où le génie de Minnelli n'a jamais été aussi grand, ni ses interprètes aussi talentueux. Le ballet final (18 minutes d'écran) justifie à lui seul le visionnement, encore et toujours, de l'un des plus grands films de danse jamais tournés.

The Bandwagon (1953). Fred Astaire, Cyd Charisse, Oscar Levant, Nanette Fabray, Jack

Buchanan. C'est différent de **American**, mais aussi bon dans son genre. À chaque visionnement, on y découvre de nouvelles merveilles. Cyd Charisse n'a jamais été plus belle, les numéros musicaux (**Dancing in the Dark**, **Shine on Your Shoes**) époustouffants, notamment la parodie des films noirs en danse (**The Girl Hunt Ballet**) et le scénario a autant de vigueur que d'intelligence. Un grand, un très grand film.

Brigadoon (1954). Cyd Charisse, Gene Kelly, Van Johnson. La comédie musicale magique de Lerner et Loewe transposée à l'écran avec une rare intelligence. Même si, pour une fois Minnelli n'innove pas, la beauté de la partition et le charme tranquille qui se dégage du film en font l'un de ces trésors secrets sur lesquels on se rabat un jour de pluie ou de cafard. Inoubliable : « The Heather on the Hill » (tourné en studio) dansé par Charisse et Kelly. Un très beau moment.

Kismet (1955). Howard Keel, Ann Blyth, Dolores Gray. Ne fait malheureusement pas oublier la version de William Dieterle (1944) avec Ronald Colman et surtout Marlene Dietrich. Du bon et honnête travail, mais sans inspiration.

Gigi (1958). Leslie Caron, Louis Jourdan, Maurice Chevalier.



Admirablement filmé, avec un plateau sublime, et une partition sans égal de Lerner et Loewe, encore une fois. Neuf Oscars, pour meilleur film, meilleure mise en scène, prise de vues, costumes, chansons (Gigi) et orchestration (André Previn). Maurice Chevalier reçut aussi cette année-là un Oscar spécial pour l'ensemble de sa carrière cinématographique.

Bells Are Ringing (1960). Judy Holliday, Dean Martin, Fred Clark. Sur une musique et un livret de Jules Styne, Betty Comden et Adolph Green. Rien de transcendant, mais une oeuvre charmante, habilement menée, bien jouée et chantée (le dernier rôle à l'écran de Judy Holliday), mais qui ne fait pas de vagues.

On a Clear Day You Can See Forever (1970). Yves Montand, Barbra Streisand. Intelligente et amusante adaptation cinématographique de l'oeuvre d'Allan Jay Lerner et Burton Lane. Un psychiatre découvre que son médium préféré a jadis vécu une autre vie dans l'Angleterre du XIXe siècle. Les retours en arrière sont particulièrement réussis, malgré un montage martyrisé par le studio, encore une fois, contre l'opinion de Minnelli. Mais hélas! ce n'est pas du grand Minnelli.

NOUVEAUTÉS VIDÉO EN FRANÇAIS

Fréquence Meurtre. Catherine Deneuve dans un « thriller » à la Halloween. Enfant, elle a assisté au meurtre de ses parents. Vingt-cinq ans plus tard, le meurtrier la relance au poste de radio où elle travaille. Le suspense est bien mené, Deneuve est efficace, mais on a déjà vu tout ça...

L'île de Pascoli. Sortie



simultanément en français et en anglais. James Dearden nous offre

un autre film vaguement policier, mais supérieurement interprété par Ben Kingsley, Helen Mirren, et Charles Dance. Très belles photos des îles de la mer Egée où se passe l'histoire. Pas un grand film, mais une agréable soirée.

Les Trois Soeurs. Film de Margarethe von Trotta. L'un des succès du Festival des films du monde, et des prestations exemplaires de Fanny Ardant, Greta Scacchi et Valeria Golino. Tranche de vie passionnante qui remet en question les relations amoureuses pendant le mariage et en dehors du mariage. Un brillant exercice de style sur le bonheur et l'amour.

La Passion Béatrice. Le dernier film de Bertrand Tavernier situé dans un Moyen-Âge sans



concessions ni tendresse, mais un film formidable et d'une puissance insoupçonnée. Comme tous les films de Tavernier, celui-ci a une place de choix dans une filmothèque (en version originale avec sous-titres anglais).

Gaspard et Fils. Film de François Labonté, avec Guy Godin, Gaston Lepage et Monique Miller. Un conflit de générations lorsque le père gagne 6 000 000 \$ à la loterie et... égare le billet... Père et fils devront aller le chercher jusqu'en Amérique du Sud. Agréable divertissement, mais rien de transcendant. Voilà bien un film du samedi soir, honnête, bien fait, mais ne dépassant pas les films français du genre, style Francis Veber ou du sous-Philippe de Broca.

Bonne mère malgré tout. Diane Keaton, sous la direction de Leonard Nimoy, semble mal à l'aise

dans cette histoire qui se veut contemporaine. À voir avec réserves. L'amour-passion est-il plus important que l'amour maternel?

Les vrais durs ne dansent pas. F.F. Coppola est co-producteur de ce chef-d'oeuvre de suspense basé



sur le best-seller de Norman Mailer. Ryan O'Neal et Isabella Rossellini se partagent la vedette de ce crime-suspense assez extraordinaire.

NOUVEAUTÉS EN ANGLAIS

Nightfall. Jamais programmé en salle, ce film remarquable est la version cinématographique d'une nouvelle d'Isaac Asimov gagnante du Nebula Award. Les soleils d'une planète lointaine s'éteignent progressivement, ce qui provoque une hystérie collective parmi les habitants de la planète condamnée, partagés entre la science et la superstition. Un chef-d'oeuvre mineur.

The Deceivers. Présenté au



Festival des films du monde l'été dernier, c'est l'histoire d'un officier de l'armée anglaise, vers 1850 aux Indes, qui se déguise en Hindou

pour percer le secret mortel de la secte des Thugs, assassins sans scrupules. Nicholas Meyer mène de main de maître ce suspense original et fort bien fait. Pierce Brosnan, dans le rôle principal, est remarquable. Mais que les âmes sensibles se méfient. Certaines scènes sont très dures et sans concessions.

Moonwalker. Un supercollage



de Michael Jackson qui tend à prouver combien le garçon est encore vivace et talentueux. Quelques prises de vue spectaculaires et, comme toujours, les mouvements sinueux et remarquablement contrôlés de Jackson, ainsi que sa voix de châtre. On ne peut pas tout avoir.

Punchline. Déjà! Le film dont je



parlais lors de la dernière livraison de **Séquences**⁽²⁾ est disponible en vidéo et, comme je le disais en terminant: « Je pense que le vidéo rendra particulièrement justice au film... » C'est fait, à vous, lecteur, de voir.

Patrick Schupp

(2) Séquences no 138, janvier 1989, pp. 90-91.

JEAN COCTEAU
par René Gilson

FRANK CAPRA
par Christian Viviani

JEAN-PIERRE MOCKY
par René Prédal

Les Éditions des Quatre-Vents, sous la direction de Pierre Lherminier, inaugure une nouvelle collection sous le titre « Spectacle/Poche ». Le premier livre est une réédition remaniée et corrigée, le deuxième et le troisième sont des inédits.

Avec l'étude de René Gilson, il ne s'agit pas d'une biographie de Jean Cocteau. L'auteur affirme qu'il



faudrait alors écrire un « livre extraordinaire. » On sait que Jean Cocteau fut à la fois poète, romancier, dramaturge, chorégraphe, peintre et cinéaste. Cet artiste, au sens plein du mot, a touché au cinéma en poète. Son oeuvre, courte mais unique, défie toutes les grammaires cinématographiques. Ce qui la caractérise, c'est la poésie qui émane à chaque séquence. L'artiste, en homme libre, réalise des films avec la puissance de son génie créateur. Un livre captivant.

Avec Frank Capra, Christian Viviani nous amène, au départ, dans un monde lunaire. C'est le temps — trop court — où, associé à Harry Langdon, Frank Capra va donner des oeuvres pleines de poésie,